

PQ1806

1827

V. 3



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

FABLES

DE

LA FONTAINE.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

*La Mort et le Mourant*¹.

LA Mort ne surprend point le sage ²,
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine,
Et le premier instant où les enfants des rois

¹ Abstemius, 99.

² Non deterret sapientem mors. CICER., *Tusc.*

Ouvrent les yeux à la lumière
 Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toi jours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur ;
 Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
 La Mort ravit tout sans pudeur ;
 Un jour le monde entier accroitra sa richesse.
 Il n'est rien de moins ignoré ;
 Et, puisqu'il faut que je le die,
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
 Se plaignoit à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
 Tu te plains sans raison de mon impatience :
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
 Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
 Qui te disposât à la chose :
 J'aurois trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
 Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
 Toute chose pour toi semble être évanouie ;
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus.
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
 Je t'ai fait voir tes camarades,
 Ou morts, ou mourants, ou malades :
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
 Allons, vieillard, et sans réplique.
 Il n'importe à la république
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
 On sortit de la vie ainsi que d'un banquet ¹,
 Remerciant son hôte ; et qu'on fit son paquet :
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes ² mourir ;
 Vois-les marcher, vois-les courir
 A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
 J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

¹ Cur non ut vitæ plenus conviva recedis ?
 LUCRÈS.

² *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier ¹.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
 C'étoit merveille de le voir ,
 Merveille de l'ouïr ; il faisoit des passages ,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin , au contraire , étant tout cousu d'or ,
 Chantoit peu , dormoit moins encor :
 C'étoit un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeilloit ,
 Le savetier alors en chantant l'éveilloit ;
 Et le financier se plaignoit
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir ,
 Comme le manger et le boire ².
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur , et lui dit : Or çà , sire Grégoire ,
 Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi , monsieur ,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier , ce n'est point ma manière

¹ Bonaventure des Perriers , nouvelle XXI , t. I , p. 221. Comparez aussi dans Horace l'apologue relatif à l'Orateur Philippe et au Crieur public Vulteius Murena , epist. I , 7.

² Infinififs changés en substantifs par licence poétique très heureuse.

De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain. —
 Eh bien ! que gagnez-vous , dites-moi , par journée ?
 Tantôt plus , tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes) ,
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ¹ :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier , riant de sa naïveté ,
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin ,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avoit , depuis plus de cent ans ,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserme
 L'argent , et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis ;

¹ VAR. Les vers qui précèdent , dans l'édition de 1678 , étoient primitivement ainsi :

Tantôt plus , tantôt moins ; le mal est que toujours
 Il s'entremêle certains jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fête.

De sorte que ce dernier vers se trouvoit sans rime. La Fontaine a lui-même corrigé cette faute par un carton , qui manque à beaucoup d'exemplaires.

Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avoit l'œil au guet; et la nuit,
 Si quelque chat faisoit du bruit,
 Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme;
 Et reprenez vos cent écus.

.....

FABLE III¹.

*Le Lion, le Loup, et le Renard*².

UN lion, décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
 Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
 Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
 Celui-ci parmi chaque espèce
 Manda des médecins : il en est de tous arts³.

¹ Cette fable parut d'abord en 1671 : elle est la première du recueil intitulé *Fables choisies et autres poésies*.

² Esop., 72, 223. — *Contes et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, 1778, in-12, t. II, p. 87 : *Le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion, et le Chameau*.

³ C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps de La Fontaine, les hâteleurs, vendeurs de baume et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étoient encore plus nombreux qu'aujourd'hui, et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenoient encore plus de crédit.

Médecins au lion viennent de toutes parts;
 De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
 Dans les visites qui sont faites
 Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
 Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
 Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure
 Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
 Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
 Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
 Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 Ne m'ait à mépris imputé
 D'avoir différé cet hommage;
 Mais j'étois en pèlerinage,
 Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
 Même j'ai vu dans mon voyage
 Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
 Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
 Vous ne manquez que de chaleur;
 Le long âge en vous l'a détruite :
 D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
 Toute chaude et toute fumante :
 Le secret sans doute en est beau
 Pour la nature défaillante.
 Messire loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre.
 Le roi goûte cet avis-là.
 On écorche, on taille, on démembre
 Messire loup. Le monarque en soupa,
 Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;

Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs¹ ont leur tour d'une ou d'autre manière :
 Vous êtes dans une carrière
 Où l'on ne se pardonne rien.

.....

FABLE IV.

*Le Pouvoir des Fables*².

A M. DE BARILLON³,

LA qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
 Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler que les débats
 Du lapin et de la belette.

¹ Mot heureusement créé par notre poète, et admis seulement depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie française.

² *Æsop.*, 181, 54.

³ Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poète, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulange. (Voyez, sur ce qui le concerne, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, t. I, p. 263, édit. in-18, ou p. 158 de l'édit. in-8°.)

Lisez les ; ne les lisez pas :
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens ; mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose¹.
 N'est-il point encor temps que Louis se repose² ?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
 De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
 Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse,
 Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup³,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnasse.
 Cependant faites-moi la grace
 De prendre en don ce peu d'encens :
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
 Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :
 Sur les éloges que l'envie

¹ Le parlement d'Angleterre s'opposoit à ce que Charles favorisât la France. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, t. I, p. 264.)

² On négocioit alors à Nimègue pour la paix.

³ Le parlement d'Angleterre vouloit, qu'en cas que Louis XIV ne consentît pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France.

Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur ¹, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles ²,
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.

Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle?

Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;

¹ Cet orateur se nommoit Demades.

² Horace, en parlant du peuple romain, a dit :

Bellua multorum est capitum.
HORAT., epist. I, 1, v. 76.

Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,

Si Peau-d'âne m'étoit conté ¹,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

FABLE V.

L'Homme et la Puce ².

PAR des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :

¹ C'est bien au conte de *Peau d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, auquel La Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Perriers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poète. Perrault a mis en vers le conte de *Peau d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne.

² *Æsop.*, 62, 194.

Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger !

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

.....

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret ¹.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?

¹ Abstemius, 129.

Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscreète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur : s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire ;
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,

¹ Mot de la création de notre poète, si bien adapté à cette
historiette qu'on ne pourroit peut-être l'employer ailleurs.

De bouche en bouche alloit croissant,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montoient à plus d'un cent.

.....

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
 Ni les mains à celle de l'or :
 Peu de gens gardent un trésor
 Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
 S'étoit fait un collier du diné de son maître.

Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être

Quand il voyoit un mets exquis;

Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,

Un matin passe, et veut lui prendre le diné.

Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie

Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat. D'autres chiens arrivent :

¹ Regnier, première partie, fable xvii.

Ils étoient de ceux-là qui vivent
 Sur le public, et craignant peu les coups.
 Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,
 Et que la chair couroit un danger manifeste,
 Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
 Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :
 Faites votre profit du reste.
 A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,
 Et chacun de tirer, le matin, la canaille,
 A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
 Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
 Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Échevins, prévôt des marchands,

Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps

De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,

Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre.

¹ VAR., édit. de 1678 : *En craignant*. Mais La Fontaine a con-
 signé la leçon du texte dans l'errata qui est à la suite de la pré-
 face du tome VI.

FABLE VIII.

*Le Rieur et les Poissons*¹.

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.
 Cet art veut , sur tout autre , un suprême mérite :
 Dieu ne créa que pour les sots
 Les méchants diseurs de bons mots.
 J'en vais peut-être en une fable
 Introduire un ; peut-être aussi
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
 D'un financier, et n'avoit en son coin
 Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
 Il prend donc les menus , puis leur parle à l'oreille ;
 Et puis il feint , à la pareille ,
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
 Cela suspendit les esprits.
 Le rieur alors , d'un ton sage,
 Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
 Pour les grandes Indes parti,
 N'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informoit donc à ce menu fretin :

¹ Abstemijs , 118. C'est l'anecdote du poète Philoxène de Cythère , racontée par Athénée , l. I , ch. vi , t. I , p. 32 et 33 de la traduction française.

Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
 A savoir au vrai son destin ;
 Les gros en sauroient davantage.
 N'en puis-je donc , messieurs , un gros interroger ?
 De dire si la compagnie
 Prit goût à sa plaisanterie ,
 J'en doute ; mais enfin il les sut engager
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étoient pas revenus ,
 Et que depuis cent ans sous l'abyme avoient vus
 Les anciens du vaste empire.

FABLE IX¹.*Le Rat et l'Huitre*².

Un rat , hôte d'un champ , rat de peu de cervelle ,
 Des lares paternels un jour se trouva soulé.
 Il laisse là le champ , le grain , et la javelle ,
 Va courir le pays , abandonne son trou.
 Sitôt qu'il fut hors de la case :
 Que le monde , dit-il , est grand et spacieux !
 Voilà les Apennins , et voici le Caucase !
 La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

¹ Cette fable est la quatrième du recueil de *Fables et autres poésies* publié en 1671.

² Abstemijs , 1 , *Æsop.* , 212 , 290.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive
 En un certain canton où Thétis sur la rive
 Avoit laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
 Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire !
 Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
 J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point ¹.
 D'un certain magister le rat tenoit ces choses,
 Et les disoit à travers champs ;
 N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
 Se font savants jusques aux dents.
 Parmi tant d'huitres toutes closes
 Une s'étoit ouverte ; et, bâillant au soleil,
 Par un doux zéphyr réjouie,
 Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
 D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille :
 Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
 Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

¹ Allusion à un passage de Rabelais, liv. I, ch. xxxiii, t. I, p. 123. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha ! pauvres gents, que boirons-nous par ces « déserts ? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne busmes point frais. »

Se sent pris comme aux laes ; car l'huitre tout d'un coup
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

Nous y voyons premièrement
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;
 Et puis nous y pouvons apprendre
 Que tel est pris qui croyoit prendre.

.....

FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des jardins ¹.

CERTAIN ours montagnard, ours à demi léché,
 Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon ², vivoit seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
 Nul animal n'avoit affaire
 Dans les lieux que l'ours habitoit ;
 Si bien que, tout ours qu'il étoit,

¹ *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 180 : *le Jardinier et l'Ourse*.

² Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
 Non loin de là certain vieillard
 S'ennuyoit aussi de sa part.
 Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore;
 Il l'étoit de Pomone encore.
 Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi
 Quelque doux et discret ami.
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
 De façon que, lassé de vivre
 Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.
 L'ours, porté d'un même dessein¹,
 Venoit de quitter sa montagne.
 Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur: mais comment esquiver? et que faire?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.
 L'ours, très mauvais complimenteur,
 Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit: Seigneur,
 Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas
 De nos seigneurs les ours le manger ordinaire²;
 Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte; et d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver:

¹ VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes; mais c'est une mauvaise leçon qu'aucune édition originale n'autorise.

² L'ours commun est frugivore.

Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
 Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
 Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
 L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
 L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;
 Faisoit son principal métier
 D'être bon émoucheur; écartoit du visage
 De son ami dormant ce parasite ailé
 Que nous avons mouche appelé.
 Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
 Sur le bout de son nez une allant se placer
 Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
 Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
 Aussitôt fait que dit: le fidèle émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
 Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
 Roide mort étendu sur la place il le couche.
 Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
 Mieux vaudroit un sage ennemi.

FABLE XI.

*Les deux Amis*¹.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartint à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit: Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 304: *Les deux Amis*.

J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un véritable ami est une douce chose!
Il cherche vos besoins² au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même:
Un songe¹, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

*Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton*².

UNE chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:
Le char³ n'avoit pas dessein

¹ VAR., édit. de 1678: *Une ombre*. Mais La Fontaine a changé ce mot au moyen de son errata.

² *Æsop.*, 179. Aphton., 30. Lokman, 19, p. 80 de la traduction de M. Marcel, 1803, in-12.

³ Char³ ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

Lors Marcel tost et virement
Jetta jus tout son vestement,
A la roe se mist au bas;
Le chareton ne le crut pas.

Roman du second Renard, fol. 26, cité par Roquefort.

De les mener voir Tabarin¹.
 Dom pourceau crioit en chemin
 Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses :
 C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
 Les autres animaux , créatures plus douces ,
 Bonnes gens , s'étonnoient qu'il criât au secours ;
 Ils ne voyoient nul mal à craindre.
 Le charton dit au porc ; Qu'as-tu tant à te plaindre ?
 Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
 Ces deux personnes-ci , plus honnêtes que toi ,
 Devroient t'apprendre à vivre , ou du moins à te taire :
 Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
 Il est sage. Il est un sot ,
 Repartit le cochon : s'il savoit son affaire ,
 Il crieroit , comme moi , du haut de son gosier ;
 Et cette autre personne honnête
 Crierait tout du haut de sa tête.
 Ils pensent qu'on les veut seulement décharger ,
 La chèvre de son lait , le mouton de sa laine :

¹ Tabarin étoit le bouffon gagé d'un nommé Mondor , vendeur de baume et d'onguent , qui avoit établi son théâtre sur la place du Pont-Neuf , du côté de la place Dauphine , au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux , et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi , et que ce recueil eut six éditions ; il est intitulé *Recueil général des fantaisies de Tabarin , divisé en deux parties*, etc. Paris , 1625. Cette fable de La Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'auroit pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

Je ne sais pas s'ils ont raison ;
 Mais quant à moi , qui ne suis bon
 Qu'à manger , ma mort est certaine.
 Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :
 Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain ,
 La plainte ni la peur ne changent le destin ;
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

.....

FABLE XIII.

Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY¹.

J'AVOIS Ésope quitté ,
 Pour être tout à Boccace² ;

¹ La Fontaine étoit , ainsi que de Maucroy son ami , fort lié avec les Bruslart de Sillery , et on trouve encore dans ses œuvres diverses une épître adressée à un chevalier de Sillery , probablement frère ou parent de celle à qui cette fable est dédiée. (Voyez la *Vie de F. de Maucroy* dans les *nouvelles œuvres diverses de J. de La Fontaine et de F. de Maucroy* , 1820 , in-8° , p. 206.)

² Un grand nombre de fables de notre poète sont tirées d'Ésope , et il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avoit publié un recueil en 1675 , dont la vente avoit été interdite par sentence de police , ce qui ne l'empêchoit pas d'avouer qu'il s'occupoit encore à composer de nouveaux

Mais une divinité
 Veut revoir sur le Parnasse
 Des fables de ma façon.
 Or, d'aller lui dire, Non,
 Sans quelque valable excuse,
 Ce n'est pas comme on en use
 Avec des divinités,
 Surtout quand ce sont de celles
 Que la qualité de Belles
 Fait reines des volontés.
 Car, afin que l'on le sache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que, de nouveau,
 Sire loup, sire corbeau,
 Chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery dit tout :
 Peu de gens en leur estime
 Lui refusent le haut bout ;
 Comment le pourroit-on faire ?

Pour venir à notre affaire,
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs : les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose¹.

contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685. (Voyez à ce sujet, la préface qui est en tête du tome IV de cette édition.)

¹ Une demoiselle qui ne craignoit pas d'avouer qu'elle avoit

Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose :
 Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
 Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
 Qui nous plaît et qui nous enchante,
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
 Souffrez qu'on vous le communique ;
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :
 Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
 Amarante aussitôt répliqua :
 Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —
 L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
 A quoi je le pourrai connoître : que sent-on ? —
 Des peines près de qui le plaisir des monarques
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
 Toute seule en une forêt.
 Se mire-t-on près d'un rivage,
 Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
 Pour tout le reste on est sans yeux.
 Il est un berger du village
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
 On soupire à son souvenir ;

lu les contes de notre poète, devoit désirer faire croire qu'elle ne les comprenoit pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Champfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme.

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
 Amarante dit à l'instant :
 Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
 Tircis à son but croyoit être,
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
 Ce que je sens pour Clidamant.
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
 Et qui font le marché d'autrui.

.....

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne 1.

La femme du lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le prince
 De certains compliments de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obsèques se feroient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seroient

¹ Abstemius, 148.

Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna :
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 Sont ce qu'il plait au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paroître 1.
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
 On diroit qu'un esprit anime mille corps :
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
 Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
 Étranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
 Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
 Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,

¹ VAR. Édit. de 1678 : *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poètes de son temps.